

Essai

Gérald Alexis, Jean-Paul Beaumier, Gaétan Bélanger, Patrick Bergeron, Yvan Cliche, Daniel Dompierre, Yves Laberge, Laurent Laplante, Michel Peterson et Pierre Rajotte

Numéro 125, hiver 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65720ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Alexis, G., Beaumier, J.-P., Bélanger, G., Bergeron, P., Cliche, Y., Dompierre, D., Laberge, Y., Laplante, L., Peterson, M. & Rajotte, P. (2012). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (125), 42–49.



Jacques Laurin
LES AVENTURES
DE MISTER JACK EN ASIE

Ulysse, Montréal, 2011, 191 p. ; 19,95 \$

Avec sa nouvelle collection « Mes voyages », les éditions Ulysse entendent permettre « à tous les lecteurs de s'évader autour du monde l'espace de quelques heures et de goûter le plaisir de voyager par le biais de plumes vivantes et colorées ». Le premier récit de voyage publié dans la collection atteint efficacement cet objectif. L'auteur, Jacques Laurin, chroniqueur, enseignant et auteur d'ouvrages sur la langue française, propose en effet un recueil divertissant de courts textes, d'impressions personnelles, de poèmes et d'anecdotes qui nous font voyager avec lui en Thaïlande, à Taïwan et en Corée du Sud. Pour Laurin, il ne s'agit pas de donner à voir l'Asie à travers une série d'impératifs culturels et historiques convenus – ainsi qu'on en retrouve dans les guides touristiques – : « [...] il n'était pas question, précise-t-il, de parler des musées que je visitais ni des paysages que je voyais, mais plutôt du quotidien, des émotions qui alimentaient ma joie de vivre et qui apportaient l'équilibre à cette autre partie de ma vie ». En effet, son récit nous raconte avant tout des petites scènes bien souvent cocasses dans les bars, dans

les restaurants, les marchés publics, chez le fleuriste, le coiffeur, à la plage, au salon de massage, etc., bref des moments faits de peu et si anecdotiques qu'aucune frime ou imposture ne pourrait leur enlever leur singularité, dirait Nicolas Bouvier. La plupart du temps, ces aventures et dialogues rapportés avec humour témoignent de « la beauté des joies simples » et de la complicité que Laurin est parvenu à créer au fil du temps, notamment avec les Thaïlandais. À certains moments toutefois, le ton badin laisse place à plus de sérieux, en particulier lorsque l'auteur rappelle comment il a vécu le tsunami du 26 décembre 2004, pendant son séjour à Patong Beach (Phuket). Visiblement, Laurin apprécie et aime les Thaïlandais et ces derniers le lui rendent bien avec leur « gentillesse indéfectible et réconfortante » pour celui qu'ils surnomment affectueusement « Mister Jack ». Il faut espérer que cette première publication de la collection « Mes voyages » sera suivie par d'autres, car plus encore peut-être que ne pourrait le faire un guide touristique, d'une manière différente à tout le moins, ce genre de récits de voyage personnels peut nous donner envie, comme le souhaite Laurin, « de vivre à [notre] tour là-bas des moments de charme et de beauté ».

Pierre Rajotte

Philippe Delerm
ÉCRIRE EST UNE ENFANCE

Albin Michel, Paris, 2011, 208 p. ; 26,95 \$

Sans conteste le recueil de textes le plus personnel qu'ait publié Philippe Delerm à ce jour, celui où il se livre le plus. Se rendant à La Rochelle afin d'assister à une représentation de *La première gorgée de bière*, Philippe Delerm évoque d'abord sa venue à l'écriture, les doutes autant que les espoirs, les premiers refus des éditeurs. Des questions surgissent : pourquoi est-ce que j'écris ? Pourquoi ai-je écrit ce que j'ai écrit ? Des questions représentant, plus que les réponses, la clé de voûte des textes rassemblés ici. Comme le titre l'indique, il y est beaucoup question de l'enfance, ce paradis perdu que l'on cherche à retrouver, à recréer par le regard et l'intensité que l'on met à vivre chaque instant. « L'écriture, souligne Delerm, est toujours la traduction d'un manque, d'une fêlure, une façon de déplacer les atomes de la réalité. »

Cette lente remontée vers l'enfance entraîne par moments Delerm dans des confidences intimes sur ses relations avec ses parents, sa conjointe, ses amis, sur les rêves et les remords que les années se chargent d'accumuler et d'altérer au cours d'une vie. Ces confessions enrichissent-elles vraiment l'œuvre et notre lecture ? Contribuent-elles à ce que nous apprécions davantage la singularité et l'acuité du regard que Delerm pose sur le monde ? Singularité qui repose notamment sur le détail juste, celui qui transforme tout, comme le lui rappelait une lectrice dans son précédent recueil, *Le trottoir au soleil* : « J'ai perdu mon mari il y a un mois. Je relis vos livres. C'est le détail qui me permet de tenir ». L'attention portée au détail, à laquelle réfère cette lectrice endeuillée, ne suffit-elle pas à nous placer justement du côté de la littérature qui n'a pas à justifier ou à expliquer le recours à l'expérience, mais seulement à le transformer en le révélant.

D'autres textes de ce recueil explorent les croisements qui se créent entre l'écriture et le cinéma, la peinture, la musique. Delerm salue également les auteurs qui

Espoir en Tunisie

Même si le contenu de ce livre dense et stimulant pourrait paraître relativement peu accessible aux non-spécialistes de l'islam, le message fondamental de cet éminent intellectuel tunisien n'en est pas moins limpide.

Si elle veut se sortir de la régression dans laquelle elle est plongée depuis des siècles, la civilisation musulmane doit se réinventer en adoptant, ni plus ni moins, les valeurs qui ont contribué à l'avancée de l'Occident, et qui sont devenues, dit l'auteur sans ambages, universelles : séparation du politique du religieux, État de droit, liberté individuelle, respect des droits de l'homme, droits des femmes, liberté de conscience et de parole.

Pour cet ex-professeur universitaire de sciences juridiques venant d'une famille avantageusement connue en Tunisie pour ses contributions intellectuelles, en islam, en droit ou en politique, « la société islamique se trouve aujourd'hui atteinte du fond de son être, gangrenée par un formalisme outrancier, une politisation désastreuse, un attachement maladif aux manifestations socioculturelles externes, une puérité sans limite de la pensée religieuse ».

La civilisation islamique actuelle semble imperméable au doute, à la remise en cause, engouffrée dans sa certitude d'avoir, avec le Coran, le Livre final, parole de Dieu qu'on ne peut donc interroger, et dont seuls les premiers califes ont véritablement mis en pratique la sagesse et le savoir.

Pour Yadh Ben Achour, un auteur de plusieurs ouvrages savants qui démontrent une capacité de manier avec autant de profondeur la philosophie occidentale qu'orientale, le sous-développement du monde arabe s'explique aussi par ce gel de la pensée religieuse et la survivance de coutumes ancestrales peu compatibles avec la modernité. La survalorisation du passé, la sacralisation du texte religieux et son interprétation littérale contribuent à perpétuer un état mental ossifié, qui agit comme un rempart à la nécessaire réinvention de toute civilisation et son adaptation constructive aux conditions dominantes qui l'entourent.

Comment instiller une mentalité de progrès en islam, encore prisonnier de ses pesanteurs historiques ? « Abolir la lettre, car la lettre tue, c'est vivifier l'esprit », dit le juriste. Un large débat autour de la religion s'impose, favorisant une interprétation évolutive des textes fondateurs, ouvert aux enjeux actuels, et non plus, comme c'est trop souvent le cas, une apologétique aveugle ne visant qu'à valider des dogmes anciens mis à mal par les idées modernes.

Mais il faut surtout implanter, soutient avec ardeur Yadh Ben Achour, dans les têtes et dans les cœurs, cette idée de la primauté des droits de l'homme sur la religion, car l'inverse conduit nécessairement à l'assujettissement. Dans le monde arabe actuel, cette vision semble encore peu susceptible de gagner la faveur des masses. Mais la révolution tunisienne, si chère à ce penseur épris de raison et de liberté, amène un peu d'espoir.

Yvan Cliche

Yadh Ben Achour

LA DEUXIÈME FÂTIHA

L'ISLAM ET LA PENSÉE DES DROITS DE L'HOMME

Presses Universitaires de France, Paris, 2011, 194 p. ; 35,95 \$



l'ont marqué (Proust, Renard, Léautaud), soulignant pour chacun d'eux l'influence qu'ils ont eue sur sa propre démarche, sans oublier ceux qui l'ont soutenu et encouragé alors que les lettres de refus s'empilaient (Jean d'Ormesson, J. M. G. Le Clézio et Alain Gerber). L'intérêt premier du présent recueil de textes demeure toutefois dans le questionnement propre à la démarche de l'écrivain : « C'est en

passant par le désir de retrouver mon regard de dix ans que j'ai eu tout à coup accès à ce qui serait mon genre : le texte court, rédigé avec le pronom 'on' et évoquant des éclats isolés, qui pouvaient être des petites madeleines, ou des épiphanies, ou la volonté de réenchanter le quotidien ». Le meilleur de Delerm se trouve dans ce regard.

Jean-Paul Beaumier

Sous la dir. de Michèle Grandbois

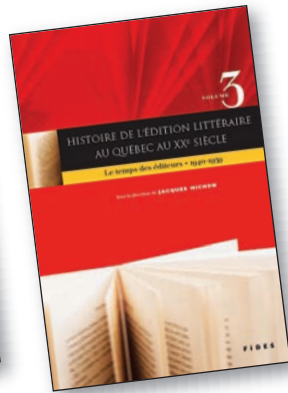
MARC-AURÈLE FORTIN

L'EXPÉRIENCE DE LA COULEUR

L'Homme, Montréal, 2011, 303 p. ; 49,95 \$

Peut-on avoir tout dit d'un artiste aussi célèbre que Marc-Aurèle Fortin ? La réponse est non bien entendu. Il y a toujours à dire d'un artiste, chaque fois que son œuvre est revisitée, chaque fois

révoltes arabes, histoire littéraire



qu'une étude de son œuvre amène de nouvelles données qui, à leur tour, entraînent de nouveaux commentaires. C'est en réalité un processus sans fin et Michèle Grandbois, commissaire de l'exposition tenue au Musée national des beaux-arts du Québec, nous le suggère dans un texte du catalogue *Marc-Aurèle Fortin*. Et puis, quand on sait que le peintre aurait réalisé 8000 à 10 000 œuvres (peintures, dessins, gravures...), on peut aisément s'imaginer tout ce qu'on pourrait en dire, et ceci, même si bon nombre d'entre elles se sont perdues dans des circonstances diverses.

L'œuvre de Marc-Aurèle Fortin est intéressante à plus d'un égard. On y trouve, par exemple, des approches résolument formelles tout à fait en harmonie avec celles des avant-gardes européennes, mais Fortin est un enfant du pays et le pays habite son cœur et, *a fortiori*, les images qu'il a créées qui dès lors se voulaient familières à ceux et celles qui vivent dans ce pays.

Né en 1888 et mort en 1970, il est passé d'un siècle à l'autre, un passage au cours duquel, dans ce pays si cher, la ville commençait à ronger l'espace qu'occupait la campagne. Cette transformation fut si rapide que la fameuse charrette de foin a failli se retrouver en plein boulevard. Fortin fut un solitaire, dit-on, et comme beaucoup de solitaires, un amant de la nature. Tout ceci expliquerait pourquoi, dans son œuvre, on trouve des paysages urbains, écrasants, mais aussi et surtout

des arbres géants et forts, une nature immense et colorée dans laquelle l'homme, presque toujours présent, apparaît infiniment petit. Pourtant, si petit qu'ait été Marc-Aurèle Fortin dans cette nature, on sent qu'il a été en parfaite communion avec elle et disons même que ce serait par elle qu'il aurait pris conscience de sa propre existence.

Gérald Alexis

Tahar Ben Jelloun
L'ÉTINCELLE
RÉVOLTES DANS LES PAYS ARABES
Gallimard, Paris, 2011, 122 p. ; 18,75 \$

Les révolutions (je dirais plutôt « révoltes ») qui ont récemment secoué le monde arabo-musulman ont donné lieu à une quantité impressionnante de publications. Parmi elles, le petit ouvrage de Tahar Ben Jelloun se démarque en ce qu'il remet d'abord en question le lieu commun du silence des intellectuels arabes, alors qu'ils prirent, au cours des dernières décennies, de vrais risques. Sans être originale, la contribution de l'écrivain marocain permet au néophyte d'identifier les ressemblances et les différences entre les régimes et les personnalités dont la chute a littéralement pris par surprise tout autant les dictateurs eux-mêmes que les analystes occidentaux. Si Ben Ali, Moubarak, Saleh ou Kadhafi se rejoignent par leur narcissisme et leur paranoïa, les modalités de

leur autodéfinition prennent cependant des couleurs distinctes qui s'expliquent par des tissus historiques, sociodémographiques, religieux et économiques très singuliers, dont les mailles sont travaillées par les puissances étrangères qui n'ont jamais hésité à soutenir la corruption, le chantage, la brutalité et la cruauté.

Ben Jelloun a en partie raison : ces révolutions marquent par leur caractère spontané et improvisé ainsi que par l'importance d'Internet. Mais cela ne doit pas nous faire oublier que l'auto-immolation de Mohamed Bouazizi, le 17 décembre 2010, ne met le feu aux poudres que parce qu'elle se fait sur le fond de décennies d'humiliations. Dans ce contexte, la nouveauté de ce Printemps arabe, selon Ben Jelloun, tient au fait qu'il n'a pas eu de leader ou de chef et que c'est finalement un véritable mouvement collectif signant la défaite de l'islamisme et la décision par les Arabes de ne plus s'appuyer sur la haine de l'Occidental. Savoir si on peut en parler comme d'une « révolution naturelle » et si cette dernière conduira à une véritable libération, voilà un sujet qui demande discussion.

Un point extrêmement fort de l'ouvrage de Ben Jelloun est que les personnes assassinées par les dictatures portent un nom et ne sombrent pas dans l'anonymat massif des peuples. Cela dit, Ben Jelloun cède à quelques lieux communs, dont celui selon lequel les révoltes des pays arabes auraient été essentiellement rendues possibles par les nouveaux réseaux sociaux. Les choses sont moins simples, les Frères musulmans ne pouvant être confondus avec les Flintstones et les pouvoirs sachant eux aussi utiliser la technologie. Bref, je ne crois pas, comme le veut la blague qui circulerait en Égypte, que Moubarak ait été « tué par Facebook ».

Le Printemps arabe débouchera-t-il sur une véritable libération ? Il est permis d'en douter, du moins à court terme, hormis pour la Tunisie, et encore. J'oserais dire que je suis moins optimiste que Ben Jelloun. Les exemples du Yémen, de la Syrie et de la Libye nous donnent en tout cas à réfléchir.

Michel Peterson

Génération X

La génération X : une génération de sacrifiés ? de frustrés ? d'individualistes ? d'envieux ? Quelle contribution laissera-t-elle à la société québécoise ? Le sociologue et auteur Stéphane Kelly tente de répondre à toutes ces questions, et à d'autres encore, dans son essai *À l'ombre du mur, Trajectoires et destin de la génération X*.

Les aînés de cette génération sont nés au tournant des années 1960. Après avoir beaucoup critiqué les bébé-boumeurs, ils ont dû à leur tour tenter de définir un horizon politique pour le Québec. Selon l'auteur, les X ont fait face à un « mur », c'est-à-dire à de « nombreux obstacles qui sont venus briser l'élan que la génération précédente avait imprimé à la société ». Parmi ces obstacles, les principaux sont le culte du changement et la crise économique du début des années 1980. Cela a amené un sentiment d'insécurité. Les X sont nombreux à se voir condamnés à devenir des travailleurs flexibles et mobiles et à devoir adapter leur vie intime à cette réalité. C'est pourquoi « [l]a façon dont les X deviennent adultes, s'installent dans la vie et mènent leur vie privée est originale en regard des mœurs des générations passées ».

Devant le peu de place que leur fait le marché du travail, les X passent souvent de nombreuses années sur les bancs d'école. « [P]ourtant, ils ne possèdent pas de culture générale. Ils peinent à faire des déductions logiques, à identifier des penseurs célèbres, à évaluer le contenu scientifique d'une publication, à comprendre de simples articles de journaux, à utiliser la langue avec précision et éloquence, et à citer quelques faits élémentaires sur l'histoire de leur pays. » Ils sont donc amers envers le système d'éducation et les bébé-boumeurs en général. Ils en viennent à adopter une attitude de scepticisme devant les grandes utopies politiques, et finalement devant l'ensemble de la société québécoise.

Dans *À l'ombre du mur*, Stéphane Kelly a « inventé une méthode qui se voulait libre et expérimentale » pour dresser le portrait de la génération X. Certains de ses chapitres sont des analyses sociologiques, d'autres proposent des biographies fictives afin d'illustrer l'ingéniosité déployée par certains X pour affronter le « mur ».

Gaétan Bélanger



Stéphane Kelly

À L'OMBRE DU MUR

TRAJECTOIRES ET DESTIN DE LA GÉNÉRATION X

Boréal, Montréal, 2011, 289 p. ; 29,95 \$

Sous la dir. de Jacques Michon HISTOIRE DE L'ÉDITION LITTÉRAIRE AU QUÉBEC AU XX^e SIÈCLE

VOL. 3, LA BATAILLE DU LIVRE, 1960-2000

Fides, Montréal, 2010, 517 p. ; 39,95 \$

Le sous-titre donne le ton : une bataille se déroule au Québec depuis des décennies avec, comme enjeu, le marché du livre. Le terme, brutal et juste, coiffait déjà le dossier préparé en 1972 par Pierre de Bellefeuille, Alain Pontaut et leur équipe. Le pamphlet dissipait d'avance les malentendus : « Oui à la culture française, non au colonialisme culturel » (Leméac, 1972). Tout en quadrillant avec rigueur et minutie l'ensemble de l'édition littéraire au cours des 40 dernières années, l'ouvrage

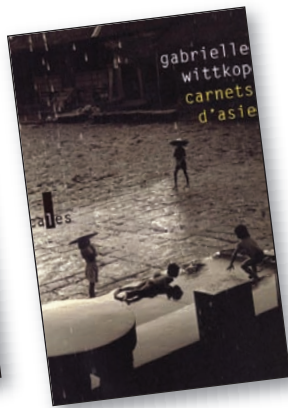
accorde une importance justifiée à cette lutte d'ailleurs inachevée. Les forces en présence, leurs stratégies, leurs visées, leurs avancées et leurs replis, tout est rappelé, situé dans le contexte, interprété avec intelligence et nuances.

Au cours de cette bataille, l'accent se déplace sans que change l'objectif ultime. On convoite tantôt la distribution, tantôt les réseaux de librairies, tantôt le manuel scolaire, mais toujours les belligérants visent à accroître ce que les MBA dénomment les *parts de marché*. Dès l'introduction, quelques chiffres campent le décor. « Malgré ces efforts et l'appui financier des gouvernements, en l'an 2000, les éditeurs ne sont toujours pas maîtres chez eux. Sur dix livres vendus en librairie, six

proviennent encore de l'étranger. » Et l'avenir peut reproduire le passé : « L'ombre des monopoles de la distribution qui déjà au XX^e siècle fixaient les règles du jeu, semble à nouveau planer sur l'édition commerciale ». Si changement il y a, il survient au palier des joueurs : « La grande diffusion prend une toute nouvelle dimension durant les années 1990 en raison de l'expansion irrésistible des chaînes de magasins à grande surface comme Costco, Zellers et Walmart. [...] En 2002, la grande diffusion représentera 29 % du chiffre d'affaires global des distributeurs québécois... »

Cette toile de fond n'est qu'une des facettes du bilan établi par l'équipe de Jacques Michon. On décrit aussi l'évolu- ▶

| l'islam politique, voyage en Asie, grands discours



tion des genres littéraires, les suites du rapport Bouchard, les initiatives de quelques éditeurs futés, la transformation de Harlequin, etc.

Le ton n'est pas celui dont usaient de Bellefeuille et ses collègues. « Pourquoi, demandaient-ils, ces représentants de notre gouvernement s'emploient-ils ainsi à fausser le débat ? La raison en est claire : M. Pomyden a proprement roulé M. Bourassa... » Il n'est pourtant pas établi que nos gouvernants d'aujourd'hui comprennent mieux les enjeux de cette bataille. Qu'on pense simplement au prix unique dont le Québec n'a pas (encore) voulu.

Laurent Laplante

Djemila Benhabib
LES SOLDATS D'ALLAH
À L'ASSAUT DE L'OCCIDENT

VLB, Montréal, 2011, 295 p. ; 27,95 \$

Une bataille « décisive » se mène, mais l'Occident est « en train de la perdre » devant les avancées du communautarisme. Jouant sur les sensibilités démocratiques de diverses sociétés d'accueil, l'islam politique s'aurole d'un vernis progressiste et se répand en bonnes intentions sur la question de l'intégration. C'est notamment le discours porté par un de ses porte-étendards se voulant rassurant, Tariq Ramadan, mais

dont les fondements rétrogrades sont systématiquement dévoilés par Djemila Benhabib. Et justement, il n'y a dans cette « stratégie » que ruse et tromperie pour mieux revendiquer et asseoir les traditions ainsi que les usages communautaires défendus par une frange conservatrice de l'islam. Déstabilisées, nos élites dirigeantes se perdent dans de nombreuses dérives qui paralysent leur action, minent les débats et brouillent les enjeux. Résultat : des concessions inacceptables en regard de la laïcité, du droit des femmes et de leur émancipation. En particulier à gauche, analyses et stratégies erronées aboutissent à des acouplements dangereux provoquant la zizanie et de nombreuses dissensions dans ses rangs. Se défendant de vouloir « discréditer le féminisme ou de porter atteinte aux forces de gauche », Benhabib n'en porte pas moins une attaque en règle contre les positions de la Fédération des femmes du Québec (FFQ) et de Québec solidaire (QS) sur la question du port du voile et de la défense de la laïcité. Positions qu'elle juge difficilement compréhensibles et défendables en regard des idéaux respectifs de ces organisations. Sur un ton virulent, critique impitoyable et commentaires acerbes dénoncent reniements principiels, errements idéologiques, capitulations politiques et indulgence à l'égard de la mouvance islamiste

et du discours de ces soldates d'Allah (voilées) qui essaient sur toutes les tribunes et jusqu'en leur sein.

Benhabib voudrait expliquer ces « dérives à gauche », mais elle échoue à donner une réponse satisfaisante. On a l'impression que tout repose sur une surprenante naïveté politique nourrie de grossières illusions chez les accusés. Pourtant, Benhabib interroge avec pertinence des orientations et en appelle, avec justesse, à leur révision. Mais la méthode et la solidité de l'argumentation posent problème quand l'auteure reste arc-boutée à une position de franc-tireur qui sert mal le combat mené et sa polémique contre la FFQ, QS et ses porte-parole. Benhabib prête des intentions, glisse des allusions. Généralisations abusives et conclusions hâtives se succèdent dans l'amalgame des perspectives, des acteurs et des discours. Enfin, hormis une nouvelle orientation claire et ferme du législateur sur les questions en débat, l'ouvrage n'avance pas vraiment de solution de rechange pour disposer concrètement, sur le terrain, de l'affranchissement des femmes voilées soumises aux contraintes religieuses et à l'enfermement communautaire.

Les mots entre guillemets sont de Benhabib...

Daniel Dompierre

Gabrielle Wittkop
CARNETS D'ASIE

Verticales, Paris, 2010, 361 p. ; 38,95 \$

Gabrielle Wittkop est l'auteure d'une œuvre au contenu très sombre, mais au style orfèvre. Bon nombre de ses admirateurs se demanderont pourquoi, après avoir fait paraître *Chaque jour est un arbre qui tombe* en 2006 et réédité les *Rajahs blancs* en 2009, les éditions Verticales n'ont pas plutôt opté pour un texte plus conforme à la personnalité de cette « vieille dame indigne », ainsi que la décrit, excellemment, Jérôme Garcin dans *Les livres ont un visage*. Ses lecteurs sont en effet nombreux à attendre la réédition du magistral *Hemlock ou les poisons*, introuvable même sur les réseaux des

Voyageur

Voilà le voyageur, personnage privilégié de Louis Gauthier, de nouveau lancé pendant cinq mois sur la route. Nous sommes, selon le calendrier chrétien, en 1980, soit au moment du référendum québécois, donc 30 ans avant les événements du Printemps arabe, qui font depuis l'an dernier trembler tous les régimes dictatoriaux.

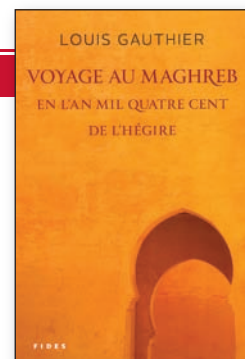
Le voyageur se laisse dériver « au hasard » et c'est par erreur – je dirais davantage à la faveur d'un lapsus – qu'il se retrouve d'abord à Marrakech, avant de courir d'autres lieux, alors qu'il voulait faire son expérience intérieure en Inde. Il est d'abord méfiant à l'égard des Maghrébins, mais un ancien fonctionnaire lui explique que la différence entre le Maroc, la Tunisie et l'Algérie tient à ce que le premier pays, du fait qu'il est dirigé par un roi, est un homme, le second une femme et le troisième un soldat. Le voilà situé.

Notre homme à l'épiderme misanthrope n'est pas « un pèlerin très obstiné », c'est autre chose qui le travaille, à savoir une femme, Angèle (un nom prédestiné), qui ne cesse pas de ne pas revenir à chaque tournant. Car désormais, sur la route, « tout est à l'extérieur », il se laisse *décider* par le monde. Qu'est-ce à dire ? Ceci : chaque chose que nous faisons porte ses conséquences, y compris lorsqu'il n'y paraît rien.

L'intérêt de ce récit tient à ce que le narrateur ne pose pas, ne nous assène pas de révélation. Alors qu'il attendait un miracle, il se rencontre lui-même, humain tout à fait ordinaire qui tente modestement d'entendre ce qui le pousse à exister, à savoir à partir d'où bat son cœur. Aucun romantisme ; même que parfois, les questions financières le taraudent au point de le faire presque sombrer dans une dangereuse léthargie. Si le M'zab le séduit avec ses cinq tours de Babel, des minarets et si certains déserts sont ceux requis par les touristes, d'autres, tels ceux entourant El Qued, ou les oléoducs d'Ouargla, peuvent abattre le plus costaud des routards.

Il terminera sa route en Italie et à Londres. Après avoir découvert avec Aurelio, à Trapani, qu'il a sans doute traîné son pays avec lui et raté la *cosa vera*, il parcourt la Sicile, débarque à Rome puis file à Londres. Près de Piccadilly Circus, il va voir un film : *Desperate Life*. Parti à la recherche de l'Idéal spirituel, il se retrouve sur le plancher des vaches.

Michel Peterson



Louis Gauthier

VOYAGE AU MAGHREB EN L'AN MIL QUATRE CENT DE L'HÉGIRE

Fides, Montréal, 2011, 192 p. ; 21,95 \$

librairies d'occasion.

La publication des *Carnets d'Asie* est pourtant justifiée. Volume inédit, accompagné de photographies prises par l'auteur, il nous rend celle-ci accessible à travers un intimisme qui ne lui est guère coutumier dans ses autres ouvrages. C'est d'ailleurs dans cet esprit qu'elle-même présente son livre : « Mes carnets d'Asie ne sont rien que des notes personnelles, impressions griffonnées sur mes genoux, au bord d'une rizière ou dans un bus de fer-blanc, couvrant des pages et des pages barbouillées de sueur ou étoilées de pourpre par un moustique gorgé mais vaincu ». Nous voilà donc conviés à un tête-à-tête d'un type exceptionnel.

De plus, il est légitime qu'on puisse

lire les *Carnets d'Asie* compte tenu de l'importance qu'ont eue la Thaïlande et l'Insulinde dans la vie de Gabrielle Wittkop. Sous les traits d'une véritable aventurière, la Francfortoise livre ici un captivant récit de voyage. Elle nous offre de nombreux passages savoureux, de sa description des marchés à son portrait des *hijras* (transsexuels) ou à ses expériences avec le durian (fruit au goût et à l'odeur très particuliers). Ces *Carnets d'Asie* ne changent rien au fait que la meilleure partie de l'œuvre wittkopienne demeure, en même temps, la moins fréquentable (je pense ici au *Nécrophile*, à *La mort de C.* et à *La marchande d'enfants*). Cependant, les éditions Verticales ont tout de même été bien

inspirées de vouloir faire connaître un autre visage que celui de l'orfèvre du vice sadien et de l'éros amoral.

Patrick Bergeron

Sous la dir. de Paul Terrien
LES GRANDS DISCOURS DE
L'HISTOIRE DU QUÉBEC

Presses de l'Université Laval, Québec, 2010,
446 p. ; 39,95 \$

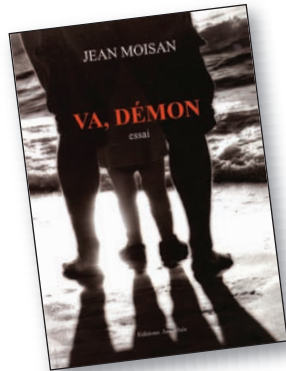
Ces 68 « grands discours de l'histoire du Québec » ont été prononcés par des politiciens et des hommes publics parmi les plus célèbres et les plus éloquents depuis 1793 : Louis-Joseph Papineau, Louis-Hippolyte La Fontaine, Wilfrid Laurier, Honoré Mercier, Maurice Duplessis. Les

| démons intérieurs

discours de certains grands tribuns, dont Pierre Bourgault, Claude Charron et Lucien Bouchard, sont aussi inclus dans ce livre. Celui-ci permet de juger sur pièces de certains discours marquants de notre histoire nationale dont on n'aurait hélas ! retenu qu'une seule phrase considérée comme emblématique. Ainsi, on peut lire deux des discours du président français Charles de Gaulle, celui de Québec et celui de Montréal, dont seule la conclusion est restée dans les mémoires (« Vive le Québec libre ! »). De René Lévesque, on retrouve le discours du soir du premier référendum, « À la prochaine fois », mais aussi sa réaction de 1981 suivant la nuit des longs couteaux, après le rapatriement de la Constitution contre la volonté du Québec. De Robert Bourassa, on peut relire la déclaration de 1990 après l'échec de l'Accord du lac Meech sur le Québec, qui était, disait-il alors, « aujourd'hui et pour toujours, une société distincte, libre et capable d'assumer son destin et son développement ».

Lui-même rédacteur de discours, Paul Terrien a écrit entre autres pour Brian Mulroney, Jean Charest et Stephen Harper. Les résultats de sa recherche sont impressionnants ; ce livre est fondamental pour comprendre le Québec d'hier et d'aujourd'hui. L'ouvrage se termine par le discours récent du président français Nicolas Sarkozy prononcé à l'Assemblée nationale du Québec : « Les Canadiens sont nos amis, et les Québécois, notre famille ».

On fait une série de découvertes en lisant ce recueil, par exemple une suite de conférences enflammées et patriotiques de Thomas Chapais et de Joseph-Napoléon



Francoeur sur l'infâme Règlement XVII qui a restreint l'enseignement du français dans les écoles ontariennes à partir de 1912. D'autres textes promeuvent le droit de vote aux femmes. Ce livre nous permet de juger directement de la pensée politique d'une multitude de personnages fondamentaux de notre histoire politique. Bien sûr, plusieurs d'entre eux ne rédigeaient pas eux-mêmes leurs textes, mais ils les signaient et les endossaient pleinement au moment de les prononcer publiquement. Comme on le constate à la lecture de cet ouvrage, les débats sur la langue, l'identité et la souveraineté du Québec mobilisent nos politiciens depuis trois siècles.

Yves Laberge

Jean Moisan
VA, DÉMON

Amalthée, Nantes, 2010, 245 p. ; 34,50 \$

L'auteur, nous affirme-t-on en quatrième de couverture, a travaillé dix ans à ce livre. On le croit sans peine tant l'investissement est considérable en sources, en parallèles, en dépaysements. De Sartre à Novalis, de Yourcenar à Hergé, d'Apollinaire à Gide, de Baudelaire à Sollers, tous témoignent, qu'ils soient auteurs de romans, de films, d'essais ou de poèmes.

Moisan n'a pourtant rien du collectionneur limité au désir de multiplier les

spécimens. Ce qu'il cueille, il prétend le juger, en extraire le sens originel, en blâmer la distorsion. Ses verdicts tombent d'ailleurs avec un tranchant qui n'a rien d'aérien, aussi bien à propos de la féminité ou des particularités du poète que du dialogue entre l'art et la technique.

Malgré le large empan des perspectives, ce livre indispose comme une agression. Ayant moi-même assez peu d'atomes crochus avec Sollers, Beauvoir ou Sartre, je suis heurté par le ton de Moisan plus que par ses attaques contre ces idoles. Quand cette agressivité salit Yourcenar, Gide ou même Apollinaire, ton et propos deviennent tous deux discutables. « Que conclure de cette notation, écrit Moisan, si ce n'est que la délicatesse d'un poète est inintelligible pour un prosateur ? En tout cas pour un prosateur épais comme Gide. » Ou encore : « Un poète égoïste est lui aussi un monstre, témoin Goethe, témoin Réjean Ducharme ». Peut-être les invectives se justifieraient-elles si Moisan offrait des arguments défendables au soutien de ses anathèmes. Ce n'est pas le cas. Même ses meilleurs coups de sonde semblent ne viser qu'à confirmer le jugement préétabli. Après s'être incliné à juste titre devant les poètes qui illuminent la fin du XIX^e siècle, Moisan nous plonge dans « une nuit profonde » : « Gide et Montherlant, figures repoussantes ; Claudel, outrageusement sectaire ; Breton, l'homme qui crache sur Poe ; Sartre, idéologue absolu, espèce de potentat de la pensée ; Simone de Beauvoir et Marguerite Yourcenar, hommages et péremptories ; Alain, contempteur de la compassion... » Nuances ? Inconnues au bataillon.

Les idées écopent autant que les auteurs. « Si les femmes sont sous-représentées dans les parlements, écrit Moisan, ce n'est pas parce qu'on leur en interdit l'accès ; c'est peut-être tout simplement parce que la politique, ça ne les intéresse pas ; la politique, pour elles, c'est trop abstrait. » Moisan écrit encore : « De même que l'insolence est le charme des jeunes gens' (Musset), de même on pourrait dire que la confusion est le charme de l'écriture féminine ».

Moisan conclut avec la même véhémence à la mésentente congénitale entre

L'écrivain et la cité

Une *idée simple* regroupe douze essais d'Yvon Rivard, chacun explorant à sa façon les préoccupations de l'écrivain, sa quête de sens doublée du désir de partager avec son lecteur ses avancées autant que son questionnement. D'emblée, en avant-propos, l'intention qui s'avère le dénominateur commun du projet est énoncée : « [...] j'ai essayé d'obéir à cette idée simple, énoncée par Hermann Broch, voulant que le premier devoir de l'intellectuel, dans l'exercice de son métier, soit de porter assistance à autrui ». Ainsi énoncé en termes de devoir et d'assistance, le métier d'écrivain, pour Rivard, s'inscrit résolument au cœur de la cité et des préoccupations de son époque.

Le premier texte explore les possibilités, mais peut-être davantage les limites du métier d'écrivain, de la posture de l'intellectuel devant ce constat. S'appuyant sur sa propre expérience, interrogeant sa condition d'intellectuel, Rivard cherche ici la voie qui lui permettra de soustraire sa vie, sa propre quête à quelque chose qui ne soit ni vain ni superficiel. Comment définir l'action dans une telle quête ? Et vers quoi devrait-elle tendre pour s'inscrire non dans le gain, mais dans une démarche de liberté ? C'est à cette question complexe qu'Yvon Rivard propose l'assistance à autrui, l'action inscrite dans la réalité, la prise de contact physique avec le monde réel. Rivard développe fort habilement sa pensée en s'appuyant tour à tour sur celle d'autres écrivains : Broch, Rilke, Handke, Blanchot, et bien d'autres.

Dans le texte intitulé « Le retour de l'enfant prodigue », Yvon Rivard renoue avec les premières lectures qui ont été marquantes dans son parcours d'écrivain. Qui a lu ses essais et romans précédents ne se surprendra pas qu'il revisite à nouveau l'œuvre de Virginia Woolf, de Peter Handke, de Rainer Maria Rilke, pour ne nommer que ces derniers. C'est en réfléchissant à cette filiation qu'il évoque la métaphore de l'enfant prodigue, le besoin de se libérer du regard de celui qui aime mais qui, dans le même mouvement, vous emprisonne dans l'image de l'être aimé, besoin qu'il concrétise dans l'écriture en ce qu'elle permet d'échapper à ce cadre en le recréant. Sa réflexion l'entraîne à repenser la légitimité de toute quête artistique, mouvement qui conduit le créateur à l'isolement et à la solitude (on revient ici à l'image de l'enfant prodigue), à la recherche incessante de l'équilibre entre la réalité et le rêve. Le texte se termine par une relecture des derniers ouvrages de Pierre Vadeboncoeur qui explore, à sa façon, le passage de l'un à l'autre.

Dans un autre texte, « Le temps plus grand » (autre emprunt à Peter Handke), Rivard interroge notre relation au temps, celle de l'artiste qui doit composer avec une matière à la fois évanescence et dense, qui relie notre venue au monde à l'instant où nous devons le quitter. « Sagesse : façon de vieillir, d'user le moi pour l'élargir, pour mieux percevoir le monde dont le moi s'est si souvent détourné, de sorte que mourir, loin d'être la perte de quoi que ce soit, sera peut-être le commencement de quelque chose. » Telle est, selon Yvon Rivard, la quête de Peter Handke, la voie qu'il explore inlassablement, autant dans son œuvre romanesque que dans ses essais. « Le travail de l'artiste, poursuit Rivard, c'est la conquête de ce temps, c'est d'arriver à se maintenir dans ce temps, en multipliant et en racontant les instants fugaces où l'on aperçoit sa propre éternité à travers tous les événements ou les sentiments qui nous enchaînent bêtement à la linéarité des causes et des effets. »

En toile de fond des essais réunis ici, Yvon Rivard cherche à établir un dialogue en vue, d'une part, de mieux comprendre les motifs qui guident sa démarche et sa pensée, et, d'autre part, d'éviter l'enlisement dans des justifications aussi vaines que stériles dans le seul but d'échapper au questionnement qui est le propre de tout esprit libre.

Jean-Paul Beaumier



Yvon Rivard

UNE IDÉE SIMPLE

Boréal, Montréal, 2010, 241 p. ; 25,95 \$

la poésie et le vocabulaire technique. Il suffirait d'un mot lié à la modernité technicienne pour tarir le flux poétique. S'il tolère *bateau*, il fulmine contre *avion* ! Avis à Apollinaire. Moisan n'apprécierait ni Verhaeren ni Charlebois chantant

« Québécois, Transworld, Northern, Eastern... » S'aventurant dans l'univers de Tintin, Moisan jugera qu'*Objectif Lune* et *On a marché sur la Lune* sont des « œuvres assommantes » parce que Hergé s'est laissé dévorer par la techni-

que. Ce serait parce qu'il est « le héros absolu » que « Tintin ne s'occupe pas des femmes ».

Abondant capital investi dans des causes incertaines.

Laurent Laplante